

variations

variations sur l'animal central

aurélien barrau
véronique bergen
mathieu brosseau

LE DÉSIR-VIE

Véronique Bergen

Le désir comme champ transcendantal d'énergie

À approcher le désir comme matrice d'énergie, de forces pré-pulsionnelles, à le circonscrire sous la forme d'un champ originel, anté-prédicatif, antérieur à toute représentation, ne consonne-t-on pas avec un réflexe généalogique autour duquel rôde l'attirance pour le toujours déjà perdu ? On ne peut interroger la question du désir sans interroger ce mythe du mythe de l'origine, de l'avant, de l'échappée hors du pensable et du dicible qui, souvent, l'accompagne.

Pris en tenaille entre une nomination qui l'arraisonne et une a-théologie négative qui le maintient dans le sans nom, le désir de porter le désir à sa réflexion bute sur deux écueils, deux impasses. D'une part, sa réduction à ce qu'il n'est pas, à ce qu'il engendre, son rabattement sur un catégoriel qui dissout sa singularité, le nom-concept le resserrant sur une réalité dotée de x composantes stables, de x propriétés, attributs arrêtés. D'autre part, sa relégation dans les eaux de l'innommable, dans la zone du « sans nom » dès lors qu'on le pose en deçà de toute nomination, dans une phase de pré-individuation qui impose une limite à sa conceptualisation. Mais qu'est-ce qu'une réalité qui échappe à sa mise en perspective, à sa mise en pensée ? Dans l'investigation de son amont, la pensée ne se donne-t-elle pas une enclave d'impensable, comme une réserve

naturelle, une butée ? Dès lors qu'elle entreprend de se retourner sur ses points d'engendrement, ne pose-t-elle pas un seuil infranchissable, une barrière délimitant une zone de danger, de risques, d'instabilité où elle vacille, sorte de mur de Planck face auquel son pouvoir conceptuel défaille, tourne fou, s'enraie ?

La question se complexifie d'un cran si on désigne sous le terme d'animal libre (plutôt que central)¹ l'énergie du désir, à savoir ce qui, dans la pensée, dans l'être, les propulse et leur échappe. L'animal libre, l'animal primordial désigne alors ce dont la pensée et l'être proviennent mais aussi ce qu'ils deviennent. Se mesurer à un point de perplexité, de crise implique de faire l'épreuve du chaos, de devenir l'animal anarchique qu'on rend consistant, qu'on peuple.

Par-delà la diffraction du singulier du désir dans le pluriel de ses effectuations, la rature de sa perception unitaire passe par l'abandon du modèle d'un big bang désirant : à l'unicité d'un avènement initial fait place un processus d'explosions continuées, de contractions/expansions, sans origine ni fin. Dépourvu d'instant zéro, d'une singularité initiale, le champ du désir se manifeste dans une infinie relance d'explosions créatrices. Affirmer un au-delà du big bang, ne serait-ce pas ipso facto soutenir un au-delà de l'animal libre ? Pourquoi le circonscrire à la figure hors figure, hors forme de l'animal libre ? Ne reconduit-on pas le schème binaire humanité/animalité ?

Posons que le désir en soi (avant qu'il ne se divise en flux, ne s'exprime en types de lignes) soit un champ transcendantal équivalent d'un bouillonnement de vie. Dans ce creuset de forces sans vectorisations ni polarités, émergeront des singularités, des propriétés, des cristallisations au fil d'un dynamisme où les forces se brisant s'orientent et se découpent en faisceaux de structures avant de se décanter en formes.

Un trait épistémologique de l'époque actuelle a pour nom la méthode généalogique, l'enquête archéologique enclines à se doubler d'une fas-

ination pour l'aurore des choses, pour l'ombilic des pratiques, des savoirs, du dire et du faire. Le privilège accordé au mouvement « dans » au détriment du mouvement « sur », l'ambition de tracer un chemin vers l'amont, de frayer une avancée généalogique en direction d'un transcendantal libéré de ce à quoi il donne naissance s'accompagne alors d'une nostalgie du toujours-déjà-perdu, lequel atteste sa présence par la mémoire corporelle de ce qui a été dérobé. Qui dit désir dit corps qui le produit et par lequel le corps est produit en retour. L'on pensera le désir en faisant un pas de côté, hors du prisme généalogique, hors de l'enquête archéologique et de leur attraction fatale pour le perdu, l'origine manquante, barrée par ce qui l'arraisonne.

DÉSIR ET ANIMAL PRIMORDIAL.

La convocation de l'énergie désirante sous l'angle de l'animal primordial implique qu'on la pose comme étant là depuis toujours, qu'on en fasse un champ de flux antérieur à la forme Homme, à la forme Animal, à leurs formes ouvertes, poreuses. Fût-il décentré, fût-il à la fois plus et moins qu'animal, l'animal est dit primordial au sens d'un invariant de toute construction conceptuelle, d'un archétype, d'un universel de pensée forgé pour rendre compte de ce qui est, plus exactement de ce qui secrète la potentialité de ce qui est. Dans un après-coup, ce fond sans fond, cette origine an-originnaire se traduit en figures, bestiaire, altérité animale à l'œuvre dans les cosmogonies, les mythologies, les représentations de l'activité de la pensée, de son ombilic. Tapi dans les limbes de la pensée, l'animal fait office de pèse-nerfs, rend compte d'un transcendantal agité de suffocations d'impensable qui se torsadent ou échouent à se torsader en pensable.

Comme l'homme porte et ne porte pas en lui l'animal primordial, l'après porte et ne porte pas son avant. En effet, l'avant reste agissant dans l'après, ce dernier conservant ce dont il provient. Mais, n'étant pas déjà là, en germe, dans l'avant, l'après n'est pas un décalque de ce dernier. L'après n'est pas la résultante entièrement déterminée par le programme contenu

dans l'avant mais le résultat d'une aventure aléatoire. Le mécanisme ne relève pas de la préformation mais de l'épigénèse. Au même titre que Deleuze pose un actuel sans ressemblance par rapport au virtuel dont il surgit (là où le réel ressemble au possible, répète ses conditions de possibilité), l'après est irrisemblant à son avant. Nous parlons ici d'un avant/après, d'une antériorité/postériorité moins chronologique que logique. Une antériorité/postériorité structurelle, de principe.

Décentré, insaisissable par son équivalence avec la forge sauvage des pulsions, l'animal primordial est une construction humaine, a posteriori qui a pour fonction de colmater un point de sidération, de représenter l'impensable en amont de la pensée. À vouloir le suranimaliser, voire le méta-animaliser, afin de figurer les lignes où la pensée se heurte au chaos, on en fait une catégorie floue, a-catégoriale, censée protéger du grouillement du sans-fond. Le risque encouru est de le désanimaliser en le suranimalisant, de le cantonner dans un rôle de relais entre le chaos inintégré et les formes arrêtées. Le désir se présente comme le nom de l'impensable, du chaos. Un nom serti dans la figure de l'animal primordial qui fait écran, qui fait halte au chaos. Le désir se tient des deux côtés : du côté du chaos inapprivoisé et de son filtre sous le prisme de l'animal libre.

Comment, à le conserver comme opérateur d'intelligibilité, préserver l'animal en soi, primordial de sa position fantasmatique par rapport à l'humain ? Comment ne pas le réduire au mystère de l'avant, de l'origine, du primitif, du sauvage ? À une étape, un catalyseur, un transcendantal, pure condition d'émergence des formes ? Dans le cercle d'une pensée se retournant vers son origine, vers ses points de déclenchement, de gestation, l'animal primordial ne fournit-il pas un trop commode point d'arrêt ? Un relais, une médiation instable entre l'irreprésentable et la représentation ? Un chaînon dans le fil continu de la genèse, de la conquête de la pensée et du corps qu'elle mobilise ?

Tout l'enjeu est de ne pas reconduire au travers de l'articulation

animal/humain les anciennes oppositions du sensible et de l'intelligible, du corps et de l'esprit, de l'affect et du verbe. Si l'on s'engage à poser, à penser une dissolution du propre de l'homme, on affirme son identité diluée, ouverte, plastique. Reconnaître une abolition (relative ou totale) des frontières entre la forme homme et la forme animal, soutenir un continuum de l'animal à l'humain, sans pour autant les indifférencier, c'est faire voler en éclats toute essentialisation de la nature humaine. Mais, que le propre de l'humain soit de ne pas avoir de propre, qu'il n'est rien de moins naturel que la nature de l'homme, bien des ontologies discontinuistes l'ont posé, de Sartre à Badiou, sans inférer de ce postulat le holisme, le panthéisme d'un homme équivalent aux autres formes de vie inscrites dans l'écosphère. Au travers de son fameux « l'existence précède l'essence » qui caractérise le pour-soi, sa néantisation, par rapport à la massivité de l'en-soi, Sartre refuse de doter le pour-soi d'une nature. La non-essentialisation du pour-soi s'inscrit dans une ontologie assise sur la dialectique de deux types d'être. Au travers d'une production subjective post-événementielle, résultant de la création d'une procédure de vérité, Alain Badiou dessine la césure qui décroche le sujet de l'animal-humain. La non destination, l'impropriété du sujet s'adosse au choix du discontinu où le sujet rare qui vit selon une Idée ne se conquiert qu'à rompre avec sa perpétuation automatique d'existant.

Dans un plan acquis non plus au discontinu mais au continu, dans les systèmes de Bergson, de Deleuze affiliés au vitalisme, il n'est d'exception subjective qui tranche (par sa néantisation, sa création, sa conscience ou son retour réflexif) sur les autres expressions du Tout. L'actualisation de forces en formes, du moléculaire au molaire a lieu le long d'un élan vital, d'une genèse au fil desquels se nouent des agencements de multiplicités, individuelles ou collectives, le long de zones de voisinage où se distribuent, dans le continu, des concrétions végétales, animales, humaines. L'animal, l'inhumain est alors consubstantiel à l'humain au sens où les agencements ne sont que les concrétions aléatoires, passagères de la vie, de ses puissances, sans plus d'hierarchie spécifique ni de singularité anthropologique. Le désir n'est alors que l'affirmation des puis-

sances de la vie, le mouvement de la vie se construisant, se machinant. La plasticité au principe de la vie englobe dans une même émergence hommes et animaux, végétaux, minéraux, cosmos dans une dés-appropriation de toute essence humaine. Et par-là, une dés-appropriation de toute essence animale, végétale... L'absence de clôture anthropologique induit le refus de toute hiérarchie traduisant une évolution fléchée vers une complexité croissante au sommet de laquelle trônerait la forme de vie humaine dotée de conscience et de réflexivité. Au décrochage, à la césure entre l'homme et la nature fait place leur continuité, sachant qu'ils composent une même réalité dynamique. Parmi les subjectivations de Deleuze et Guattari, le devenir animal des sujets, aux côtés de leurs devenirs minoritaire, moléculaire, ne fait signe ni vers une imitation (de l'animal, de la plante...) ni vers la réintégration d'une dimension originaire perdue. Est en jeu une exploration de forces, de lignes de fuite qui déterritoria lisent les formes arrêtées.

ÉQUIVALENCE DU DÉSIR ET DE LA VIE.

Davantage qu'une manifestation de la vie parmi d'autres, le désir en est sa logique productive, son principe d'engendrement, sa processualité dynamique. Non réductible au seul tropisme sexuel, il est assimilable à une libido excédant elle aussi la valence sexuelle. En son appréhension fondamentale, le désir désigne un champ énergétique, un champ de vie agité de flux intensifs, de forces. Dès lors qu'il compose une puissance impersonnelle parcourue de mouvements, de bouillonnements moléculaires sans origine ni direction téléologique, sans fléchage ni visée, le désir n'agit pas comme une volonté aveugle, un principe logé en arrière de toute chose. Son mode d'être est celui du jeu : le jeu du désir comme spatium intensif de créations sans planification ni déterminisme à la clé, innervé de flux, de connexions aléatoires entre pré-éléments, entre forces en présence antérieures à leur concrétion en formes occupant un espace extensif. La vie du désir est la réciproque du désir de vie, fût-ce sous la guise d'une aimantation vers la mort, d'un repli dans les lignes de mort. Le désir tramant son abolition, travaillant à sa répression, envoûté par son

autodestruction amenuise son régime intensif jusqu'à le dissoudre dans l'égalité létale d'un plan inerte, atone. L'énergie poussant à augmenter ses puissances d'être se brise en forces réactives, négatives détruisant l'amplitude vitale, les puissances de joie.

Avec cette équation vie du désir=désir de la vie, on touche à la question du continu et du discontinu, du vide et du plein, de l'avant et de l'après (au-delà du schéma chronologique), de l'irreprésentable et du repré sentable. On touche à la question du chaos, du chaotisant et du dé-chaotisant, de l'informe et de la forme. De cette batterie de questions mises en jeu s'infère celle du pensable et de l'impensable en tant que la démarcation des deux termes, posée en son principe mais à chaque fois relançable, témoigne du choix d'un plan pré-idéal, d'un cadre préjudiciel à la pensée avant qu'elle ne se décline en expressions, en balisages conceptuels. En raison de ce socle pré-idéal, agençant la disposition de la pensée, il existe des impensables relatifs susceptibles d'être traduits, portés au pensable mais aussi un impensable a priori, forclos de toute régime possible, qui ne fait pas partie de l'ordre de l'expérimentable.

Distribuée entre les existants, les traversant, l'énergie du désir se module, se régule à son niveau global comme au niveau des multiples agencements qui la composent. Si l'on adopte une ontologie vitaliste, une perception intensive du réel, la Vie en tant que principe, natura naturans et ses concrétions empiriques, ses formes expressives, ses modes individuels dits natura naturata ne sont l'une et les autres que des ordres de puissances en proie à des différences de potentiel, des devenirs, des connexions de forces porteuses d'événements. Dans ce matérialisme où la matière-vie se décline en pensée, l'énergie du désir qui anime le Tout comme il anime les corps, les choses, les entités n'est pas un conatus voué à assurer la persévérance dans l'être. Loin d'être mue par une volonté aveugle — la volonté d'œuvrer à la perpétuation de ce qu'il y a, à l'augmentation des amplitudes des puissances —, l'énergie désirante s'avance comme un chaos qui se déchaotise, se dote de consistance, frappé parfois par des résurgences anarchiques qui défont temporairement ou définitivement l'agencement.